MICHEL BERNARD

POUR GENEVOIX

RÉCIT

Extrait de la publication

POUR
GENEVOIX

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Mes Tours de France, préface de Louis Nucera, L'Âge d'Homme, 1999.

Comme un enfant, Le Temps qu'il fait/Lettres du Cabardès, 2003.

Le Ciel entre les feuilles, avec des photographies de Jean-Marie Lecomte, Éd. Noires Terres, 2003.

La Meuse sentimentale, avec des photographies de Jean-Marie Lecomte, Éd. Noires Terres, 2004.

La Tranchée de Calonne, Prix Erckmann-Chatrian, La Table Ronde, 2007.

Carnet de route, de Robert Porchon, Préface, La Table Ronde, 2008.

La Maison du docteur Laheurte, Prix Maurice-Genevoix, La Table Ronde, 2009.

Le Corps de la France, Prix littéraire de l'armée de terre Erwan Bergot, La Table Ronde, 2010.

Extrait de la publication

MICHEL BERNARD

POUR GENEVOIX

LA TABLE RONDE
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Photographies :
© DR. Collection privée.

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2011.
ISBN 978-2-7103-6879-3.

www.editionslatableronde.fr

Extrait de la publication

Maurice Genevoix à quinze ans.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU CÔTÉ DES CHOSES

Nous, massés dans les villes et leurs banlieues, dans les cités HLM et les lotissements cernés de haies de thuyas rasées, grenues et carrées comme des murs, n'aurions rien su du monde tel qu'il fut autrefois habité sans le secours de quelques écrivains. Dans les manuels de français des années soixante que nos pères recouvraient à chaque rentrée scolaire de feuilles de plastique bleu, rouge ou vert, pour satisfaire l'esprit de discipline et le sens de l'harmonie de l'institutrice, leurs noms signaient les dictées et les exemples du bon usage de la langue.

Sous prétexte de vocabulaire, d'orthographe et de grammaire, les inspecteurs généraux de l'Éducation nationale, nés avec le dernier siècle au temps de l'Instruction publique, avaient rempli les

Extrait de la publication

livres scolaires de durs morceaux du monde. Ils avaient connu les écoles de village, les pupitres de chêne sombre, le poêle à charbon, les sabots et la pèlerine, les genoux nus en hiver et les hannetons de mai, et nous les faisaient voir. Ils imprimaient en nous les lettres de l'alphabet avec les représentations d'animaux aperçus de loin en loin, aux vacances, dans l'échancrure d'une cour de ferme, et jamais touchés. Sur les images, les maisons avaient des persiennes en bois, une glycine sous le balcon, un jardin entouré d'une petite barrière. Devant, la route était blanche, poudreuse et sans autos. Au cœur des villes, entre les immeubles hérissés de râteaux métalliques, les bâtiments des écoles primaires et leurs cours goudronnées, les murs des usines, les palissades des chantiers, les maisons austères des docteurs et leur jardinet clos d'un portail de fer, ils attelaient nos rêves à leur enfance.

Dans la salle de classe ronronnaient la fastidieuse arithmétique et les mots en liste. Pour nous, les distraits du second rang, les variations météorologiques encadrées aux fenêtres étaient une lente aventure qu'accélérait le soir. La pupille noire de l'encrier s'ouvrait au bout de la table. À son double siège attachés, nous voyagions deux par deux dans un train sans roulis et plein de chuchotements. Il parcourait l'espace et le passé. La lumière descen-

Extrait de la publication

dait des ouvertures hautes dans les murs. On y apercevait le ciel et les cheminées. Dans les nuages, Saint Louis en manteau bleu lavait les pieds des pauvres et la Vieille Garde s'estompait dans une plaine blanche et sans fin. Quand l'hiver commençait de glisser sous l'automne, la nuit fermait les fenêtres de la salle d'étude, et l'on ne voyait plus dans leur reflet que les cartes au mur, les chars de Leclerc sur une avenue de Paris, une photographie ancienne du pont du Gard, l'Europe et ses États, la France et ses fleuves, nos petites têtes penchées et le visage incertain de celui qui regardait.

Un matin gris du milieu de la semaine, les élèves entendaient l'institutrice conclure sa lente et syllabique narration : « Point final. Mau-rice Ge-ne-voix. » Elle écrivait le nom au tableau en le faisant résonner. « Vous avez cinq minutes pour vous relire. » Le silence se remplissait de bruits de papiers et de porte-plume, de tout un fretin d'angoisses et de remords qui trépignait, gratouillait, gommait sur les tables tachées d'encre et gravées au compas. Puis le fayot du début de l'allée ramassait les pages condamnées aux bâtons rouges et aux zéros, rouges aussi, et soulignés. Parmi les maîtres invisibles, qui, entre les murs de l'école Michelet, faisaient bondir des lièvres sur les carreaux lavés et fuir des truites dans l'eau froide des courants d'air, il y avait Maurice Genevoix et quelques autres amis de

Extrait de la publication

la République, du corps enseignant et du bon français : Henri Bosco, Marguerite Audoux, Anatole France, Louis Pergaud, Alain-Fournier, Colette, Louis Hémon, Henri Pourrat, Marcel Pagnol, André Dhôtel. Écrivains de paysages et d'intérieurs sous la lampe, dans la grande salle où l'instruction avait une odeur de craie humide et d'éponge pourrissante, sous les doigts une texture de blouse en nylon et de trousse en skaï, ils faisaient entrer les feuilles, le vent, le feu et la rivière. Ils disaient le sentiment du monde. Il s'insinuait en nous, petits citadins à leurs piquets, courant les rêves, et donnait à l'univers sa forme première.

Maurice Genevoix, on le retrouvait pendant la classe d'histoire, avec les Poilus de 14-18. Le programme abordait l'affaire en gros et avec ménagement. On en retenait le bleu horizon et le joli casque, les tranchées, le masque à gaz, la baïonnette, Joffre, Foch, le Tigre, la Victoire, comme une intimité particulière avec une époque. Elle tenait à la familiarité respectueuse avec laquelle l'institutrice racontait la bataille de la Marne et celle de Verdun. Ses souvenirs faisaient la matière de son enseignement. Son père avait fait l'une, son oncle Jean, l'autre, et n'en était pas revenu. Avec l'écrivain au nom souple et ouaté, la pédagogue faisait d'une pierre deux coups : leçon de français et puis d'histoire. Dans le livre d'école, je lisais longtemps

à l'avance les extraits de texte, en gras et entre guillemets, sautant les chapitres, gâchant la chronologie pour cueillir les bons morceaux de l'anecdote et les dévorer. Des vivants extraits du livre je me composais un ragoût d'histoire de France, pittoresque, plein de couleurs et de correspondances. Les Francs portaient des bandes molletières, comme les Poilus, et la rue d'Orléans où entrait Jeanne d'Arc était comme le centre de Strasbourg. Avant la mi-octobre, j'avais fait toutes les saisons du programme. Les textes piochés et lus dans la fantaisie du désœuvrement, au fond de la salle de permanence ou à la maison, avant le dîner, m'étaient entrés dans le cœur. Ma pensée ne comprenait rien que ce qu'elle aimait. Elle l'étreignait.

Je me souviens de ce récit qui me hante depuis que je l'ai lu à l'étude du soir dans le manuel de lecture, au lieu de conjuguer le subjonctif des deux auxiliaires et d'appliquer la règle de trois (j'entendais « la règle de Troie »). C'est l'hiver, au moment de la Noël. Les soldats dans la tranchée ont reçu des paquets. L'un n'a qu'une lettre. Il l'ouvre. De l'enveloppe coule une cordelette de laine, quelques brins noués au crochet qui tiennent dans le creux de la paume. Il lit sa lettre, un feuillet de quelques lignes, à voix haute, et les autres écoutent. Une petite fille, sa fille, a écrit et lui dit qu'elle lui a tricoté une écharpe pour qu'il ait moins froid dans la

terre. Les hommes regardent leur camarade dérouler entre deux doigts le tricotin de laine bleue, le considérer avec attention, puis le nouer autour de son cou.

Je n'ai rien oublié de ce temps d'apprentissage, sauf l'apprentissage. Tout ce qui était dans les marges du savoir : les illustrations des livres, les phrases des exemples grammaticaux, la neige dans le passé simple et les tilleuls de l'imparfait, les veines d'ombre du bois du pupitre, les toits de la ville cuirassant la colline de vieille argile trouée d'ardoise, les rideaux troubles de la pluie, les carreaux au soleil et le voyage du ciel dans la fenêtre, tout cela est demeuré. Le reste de la vie est venu par-dessus, enfonçant sous son poids de sérieux et d'insignifiance les premières impressions, mêlant à ma substance, au corps périssable, la lumière du temps révolu, promesse d'une autre lumière.

Le goût des institutrices changea, le nom qu'on leur donnait aussi. Les programmes évoluèrent. Il y eut dans les textes du collège et du lycée moins de choses et plus d'idées ; pas d'oiseaux et d'écureuils, des soldats verts et sans victoire, une campagne sans moulins, ni fontaines, muette et sans odeurs, le printemps sans poésies et l'automne sans dictées. À la place, un monde profus de termes nouveaux, difficiles à retenir, lourds en syllabes et dépourvus d'images, meublaient de chimères emphatiques les

Extrait de la publication

jours d'étude et l'ennui. Il n'y avait, dans cette nuée de termes roulant ses volutes, rien à aimer, car l'on ne peut aimer, vraiment aimer, que ce qui peut se prendre. Pourtant, le sillon était creusé. Il était profond. Les pensées qui n'étaient pas les miennes, ce qu'il aurait fallu, paraît-il, savoir, et qui n'entrait pas, il a tout drainé, comme une eau de grosse pluie. Depuis, je vis dans mon sillon, dans le reflet des choses vivantes, y compris celles que l'on croit mortes. Le moment venu, je me coucherai dedans.

J'écris ce livre sur Maurice Genevoix pour que l'on se souvienne du temps où les mots étaient du côté des choses. L'écrivain de la Loire les a poussés, je crois, au plus près que l'on pouvait. Il avait, pour cela, au début de sa vie, dans un pays que je connais bien, payé un certain prix. C'est vers le mystère de cet écrivain, qui est peut-être le mystère de la littérature, que je me mets en route en commençant ces pages.

Extrait de la publication

PRÈS DE BAR-LE-DUC

Dans les années soixante-dix, on voyait fréquemment Maurice Genevoix à la télévision. Elle appartenait encore à l'État, et le gouvernement y imposait en soirée des émissions culturelles décidées dans les bureaux des ministères. La plupart des Français les regardaient parce qu'ils n'avaient guère le choix et que des images qui bougent, pour des gens las de la journée, valent mieux que rien. L'émission terminée, ils étaient surpris de ne pas avoir vu le temps passer en compagnie de ce vieux monsieur élégant qui plaisantait avec malice et bienveillance, et causait juste. Ils étaient contents de se connaître du même pays et de la même langue que lui. Dans leur logement de béton, sans feu, glacé par le halo bleu de l'écran, l'académicien leur avait parlé avec des mots précis, sensuels et tendres, des animaux, de la campagne, des bois, de la

Extrait de la publication

Loire, de la guerre qu'il avait faite et des amis qu'il y avait perdus. Mon père l'admirait pour toutes ces raisons, et moi j'étais étonné que l'écrivain des exemples grammaticaux et des dictées fût cet homme vif et chaleureux, plein d'esprit, qui, un jour, avait été harnaché comme les soldats de mon livre d'histoire.

Au lendemain d'une de ces émissions, mon père était rentré à la maison avec un gros livre à jaquette blanche qu'il venait d'acheter. Formée sur la reliure cartonnée, comme une chose précieuse, sa couverture illustrée d'un casque de poilu brisé en quatre fragments est restée aussi propre, immaculée, qu'elle m'était apparue la première fois que je lus ces mots, maintenant si présents en moi : « Maurice Genevoix *Ceux de 14* ». Un des amis de mon père était passé à la maison ce jour-là. Je les revois dans le couloir, mon père lui montrant le livre : « C'est incroyable ! On se rend compte en lisant ce bouquin que la guerre de 14 était encore plus près de chez nous qu'on le croyait. Les combats que raconte Maurice Genevoix ont eu lieu juste derrière, après la nationale et le bois, dans les villages du coin, à dix, douze kilomètres d'ici à peine. Tout y est. Les noms, les lieux, les routes, tout. Faut absolument avoir lu ça quand on est d'ici. Ensuite, quand on passe par là, on y pense. »

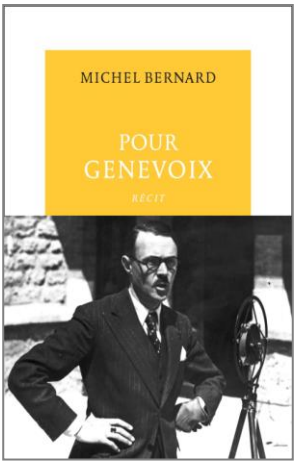
Extrait de la publication

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR LA NOUVELLE IMPRIMERIE LABALLERY À CLAMECY EN OCTOBRE 2011, POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE.

Dépôt légal : novembre 2011.
N° d'édition : 233916.
N° d'impression : •••••

Imprimé en France.

Extrait de la publication



Pour Genevoix
Michel Bernard

Cette édition électronique du livre
Pour Genevoix de Michel Bernard
a été réalisée le 15 novembre 2011
par les Éditions de La Table Ronde.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782710368793 - Numéro d'édition : 233916).
Code Sodis : N504951 - ISBN : 9782710368816
Numéro d'édition : 236288.

Extrait de la publication